



**HAL**  
open science

## Les femmes pasteuriennes : de la cuisine à la paille

Sandra Legout

► **To cite this version:**

Sandra Legout. Les femmes pasteuriennes : de la cuisine à la paille. De l'étudiante au laboratoire : histoire de femmes et de sciences, Musée Curie, Sep 2011, Paris, France. pasteur-04136526

**HAL Id: pasteur-04136526**

**<https://pasteur.hal.science/pasteur-04136526>**

Submitted on 21 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

# Les femmes pasteuriennes : de la cuisine à la paillasse<sup>1</sup>

Sandra Legout

Responsable du fonds patrimonial et référente archives historiques au sein du Centre de Ressources en Information Scientifique (CeRIS) de l'Institut Pasteur

Pourquoi choisir de parler du personnel féminin d'une institution, dont les figures historiques et emblématiques sont principalement masculines ?

Le choix du sujet s'est fait tout naturellement, pour donner suite aux demandes que j'ai pu recevoir dans le cadre de mon travail, de la part de familles ou d'historiens cherchant des informations sur leurs parents ou sur des scientifiques ayant fréquenté les laboratoires pasteuriens. En travaillant sur le personnel scientifique pasteurien, j'ai très vite constaté que l'historiographie sur le personnel est peu abondante et lorsqu'elle existe elle a un côté hagiographique très poussé et surtout elle est muette lorsqu'il s'agit d'aborder le sujet des femmes.

Pour la période couvrant les cinquante premières années de l'institution, il n'existe pas d'annuaires du personnel ni de rapports d'activités des laboratoires. Le service du personnel de l'Institut a été organisé après la seconde guerre mondiale et les premiers dossiers conservés remontent au début des années 50. De plus, ces dossiers ne sont pas tous accessibles en raison du délai de communicabilité<sup>2</sup>.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le service des archives conserve néanmoins quelques états ou listes du personnel entre 1939 et les années 60 et depuis sa création, il réunit plus de 350 fonds privés de scientifiques. Il est donc possible aujourd'hui de vous présenter certains aspects du personnel féminin de l'Institut Pasteur entre 1888, année de son inauguration, et la veille du 2<sup>nd</sup> conflit mondial à peu près.

Institut Pasteur, travail d'ensemencement. [Agence Rol], 1913. Source gallica.bnf.fr

<sup>1</sup> Reprise des notes d'une communication réalisée dans le cadre d'une conférence organisée par le Musée Curie, le 10 septembre 2011 : "De l'étudiante au laboratoire : histoires de femmes et de sciences" et des Conférences Grand Public du Musée Pasteur, le 21 février 2013.

<sup>2</sup> 50 ans à compter soit de la date du dernier document déposé dans le dossier soit de la date de décès de la personne.

## Les femmes dans le personnel scientifique pasteurien

Commençons par observer la place occupée par ce personnel féminin par rapport à l'ensemble du personnel pasteurien. Le tableau suivant a été réalisé à partir de 4 listes du personnel.

Année	Ensemble du Personnel	Personnel féminin chiffré	Personnel féminin en pourcentage
1889	27	0	0%
1910	223	-	-
1925	142	16	11 %
1934	173	27	15 %
1942	240	55	23 %

Une première liste a été établie en 1889. Le personnel de l'Institut comprend alors 27 personnes, dont 14 scientifiques. Il n'y est fait mention d'aucune femme<sup>3</sup>.

En 1910, Emile Roux, Directeur de l'Institut Pasteur, mentionne lors d'un conseil d'administration, un personnel global de 223 personnes. Une liste a dû être établie à l'époque, mais elle ne nous est pas parvenue.

En 1925, une liste de l'ensemble du personnel scientifique payé par l'Institut Pasteur nous livre 142 noms, 15 noms de femmes apparaissent.<sup>4</sup>

En 1934, une commission chargée par le conseil d'administration de réfléchir sur la réorganisation de l'institution dresse une liste du personnel scientifique qui comprend 173 noms dont 27 noms de femmes parmi elles 1 chef de laboratoire.<sup>5</sup>

En 1942, enfin un état du personnel scientifique et technique est édité. 240 personnes sont référencées, les femmes y sont au nombre de 55 dont 4 chefs de laboratoire et 1 chef de service.<sup>6</sup>

L'observation du pourcentage du personnel féminin dans l'ensemble du personnel pasteurien entre 1889 et 1942, montre que l'intégration des femmes au sein des laboratoires s'est faite lentement mais de manière régulière entre les deux guerres mondiales.

<sup>3</sup> AIP. DIR.DOS.1. Fonds Direction 1887-1940. Liste accessible et téléchargeable sur PaJ@Mo – Patrimoine numérisé de l'Institut Pasteur : <https://bibnum.pasteur.fr/app/photopro.sk/pasteur/detail?docid=49856>

<sup>4</sup> AIP. DUJ.1 Fonds Dujarric de la Rivière . Liste accessible et téléchargeable sur PaJ@Mo – Patrimoine numérisé de l'Institut Pasteur : <https://bibnum.pasteur.fr/app/photopro.sk/pasteur/detail?docid=49858>

<sup>5</sup> AIP. DUJ.1. Fonds Dujarric de la Rivière. Rapport de 1934 de 80 p. dactyl.

<sup>6</sup> DIR. TRE.PER. Direction Jacques Tréfouël. Liste du personnel scientifique 1942

## Les laborantines et conditionneuses

Quelles étaient ces femmes ? Quelles fonctions occupaient-elles ?

Essayons de répondre à ces questions en présentant les portraits de certaines d'entre-elles.

Dans les laboratoires existe une pièce que l'on nomme encore aujourd'hui la « cuisine ». Cette pièce est réservée à la stérilisation du matériel et à la préparation de milieux de culture. A l'époque, travailler dans ces cuisines nécessitait une certaine force physique. Les milieux étaient préparés à base de viande. Ils n'étaient pas lyophilisés comme aujourd'hui. Il fallait porter des carcasses d'animaux, en prélever la chair, la broyer, faire cuire les os et en prélever le bouillon, etc. Les « cuisines » furent pendant longtemps l'apanage des « garçons de laboratoire ». Les laborantines s'y font rare.

La première guerre mondiale va changer cet état de fait. Les laboratoires d'enseignements et de recherches ferment ou consacrent leurs activités aux œuvres de guerre en fonctionnant avec un personnel réduit. Les services pratiques utiles à l'armée, à savoir les services de sérothérapie<sup>7</sup> fonctionnent eux à fort rendement.

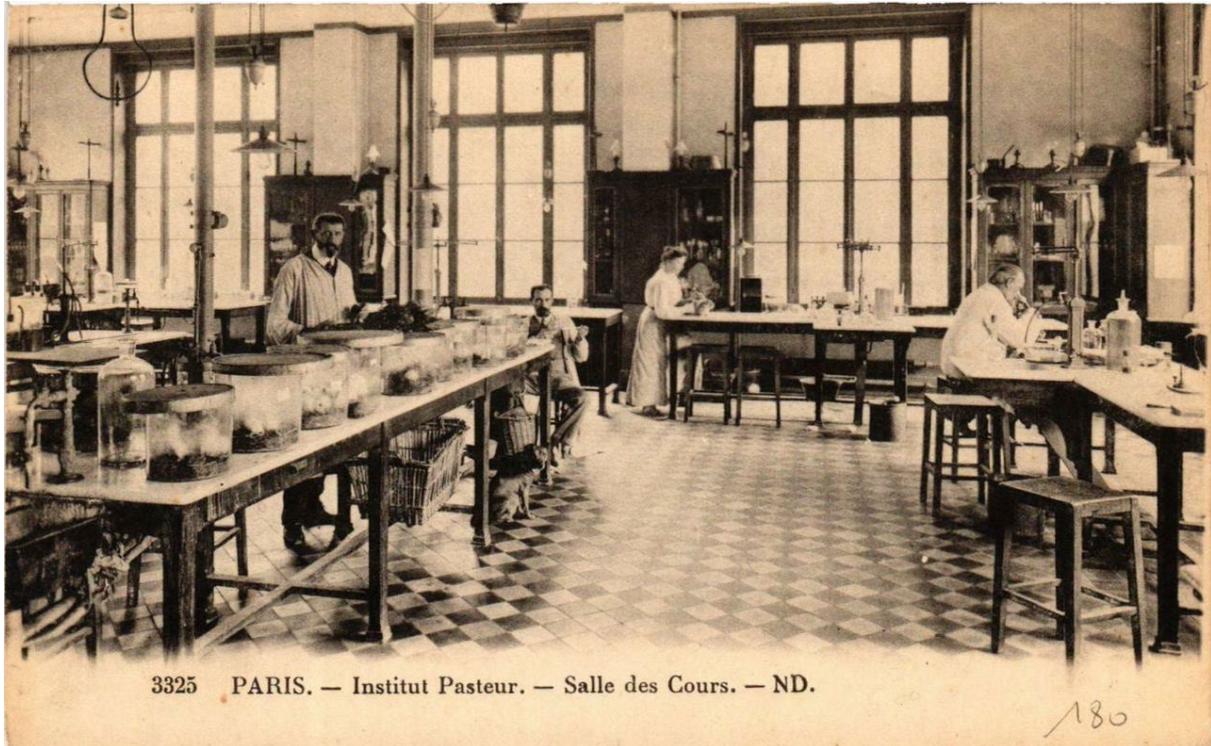


La salle du cours de microbiologie transformée pour la préparation des ampoules bactériologiques de l'armée, pendant la première guerre mondiale, vers 1915-1918. © Institut Pasteur/Musée Pasteur

---

<sup>7</sup> Les services préparant les sérums anticholériques et anti-typhoïque

Les cuisines et salles de cours sont transformées en usine, véritable atelier de mise en tube et de conditionnement des sérums. Pour remplacer les hommes partis au front, on recrute des femmes. Leur travail est tellement apprécié qu'après la guerre et pendant plusieurs décennies, une tradition s'impose à Pasteur, les services pratiques recrutent en grande majorité un personnel féminin aux postes de « conditionneuse ».



Trois hommes et une femme travaillant à la préparation des travaux pratiques du Cours de microbiologie, circa 1920.  
Source : <https://digital.sciencehistory.org/works/4q77fr45d>

En 1919, les laboratoires de recherche reprennent leurs activités et les jeunes femmes intègrent en nombre les cuisines sous le titre de « laborantine ». Néanmoins, leurs tâches se partagent le plus souvent entre un travail de secrétariat et celui d'auxiliaire-technique. Elles s'occupent par exemple de retranscrire les protocoles d'expériences, effectuent des prélèvements sur les animaux, reportent les données de ces derniers ou les résultats d'analyses sur les registres des laboratoires. Elles gèrent également les stocks et la préparation des milieux ou leur ensemencement. Quelques-unes accèdent aux fonctions d'aide-technique suppléant les préparateurs des cours de microbiologie, à la mise en place des plans de travail pour les élèves.

Ainsi, petit à petit, elles accèdent à des tâches plus techniques. Dès le début des années 20, arrivent des jeunes filles non diplômées aux fonctions d'aide-préparatrices. Cependant, elles sont peu à obtenir cette qualification, pour une raison simple, les laborantines restent rarement plus de cinq années consécutives à leur poste. Le travail reste difficile et ingrat, et surtout un mariage et la naissance d'un enfant les font souvent très rapidement quitter leur poste.

Ce petit personnel est également familial, nous retrouvons beaucoup de femmes dont les pères, frères ou maris ont travaillé un jour à Pasteur en tant que garçons de laboratoire, palefreniers ou mécaniciens.

Deux jeunes femmes illustrent très bien ces propos, puisque ce sont les filles des premiers enfants vaccinés contre la rage par Louis Pasteur : Joseph Meister et Jean-Baptiste Jupille. Tous deux furent recrutés à Pasteur en tant que garçon de laboratoire puis en tant que gardien de l'institution. Fille de Joseph Meister, Marie Achille a travaillé comme laborantine dans divers services de 1920 à 1946, celle de J.-B. Jupille, Louise dite Olga Jupille a occupé entre 1915 et 1950, la fonction de laborantine jusqu'à celle d'assistante.

## Les infirmières



Les sœurs infirmières furent pendant plus de soixante ans, aux côtés des médecins et des internes, l'unique personnel soignant de l'hôpital Pasteur.

Ce dernier fut construit en 1900 afin de permettre d'une façon pratique, l'application des nouvelles théories pasteuriennes et de la notion assez révolutionnaire à l'époque d'isolement des malades par un système de chambre individuelle.

La direction de l'époque (Emile Duclaux et Emile Roux) souhaitant un personnel soignant jeune, qualifié et formé aux nouvelles pratiques de l'asepsie, s'adresse à la Supérieure générale des sœurs de Saint Joseph de Cluny. Un contrat est passé dans lequel la congrégation s'engage à présenter des sœurs pour le service de l'hôpital.

Les soins à l'hôpital Pasteur vers 1920 © Institut Pasteur/Musée Pasteur

Un cours d'infirmière est également créé et s'installe dans le tout nouvel établissement. Très vite, une cinquantaine d'infirmières officient auprès des malades et sont également chargées de tout le travail matériel de l'hôpital : la cuisine, le ménage, l'entretien du linge. Pour ces tâches, les sœurs reçoivent un petit salaire annuel et sont logées, nourries, soignées.

Pour l'anecdote : Il fallait que ces infirmières portent un vêtement fonctionnel évitant par ses replis de propager les microbes d'un malade à un autre. Une grande couturière de l'époque, Jeanne Paquin, fut chargée de le concevoir. Elle créa un modèle de robe à manche courte. Ce modèle reçut l'approbation du pape Léon XIII.

## Les collaboratrices



En coulisse, et depuis la fondation de l'Institut Pasteur, œuvre un personnel féminin quasiment invisible, les « collaboratrices », principalement les épouses ou les filles de certains chefs de laboratoire <sup>8</sup>.

Jean Binot dans son laboratoire avec Mme Binot.  
Peinture Amédée Buffet © Institut Pasteur/Musée Pasteur

Elles n'étaient pas payées par l'Institut Pasteur, elles venaient aider leur mari bénévolement lorsque l'effectif de leur laboratoire était trop faible. Ces femmes n'avaient pas de diplômes, pas de connaissances scientifiques particulières, simplement une forte envie de soutenir leurs conjoints. Certaines ont la chance de recevoir des cours en biologie de la part de leurs époux ou de collègues pasteurien. Elles ont dans les faits des fonctions proches de celles d'une laborantine ou d'une aide préparatrice et certaines font office de secrétaire.

La pionnière de ces collaboratrices est bien évidemment Mme Marie Pasteur, mais nous présenterons une autre collaboratrice, moins connue, la seconde épouse d'Elie Metchnikoff, zoologiste et immunologiste russe, chef du service de « Microbie technique » <sup>9</sup>, connu pour avoir, avec ses collaborateurs, développé une théorie : celle de l'immunité phagocytaire. Ces recherches lui valurent de partager en 1908, le Prix Nobel de médecine avec Paul Ehrlich.

**Olga Belokopytova** est née en 1858 à Kiev. Elle est issue d'une famille de propriétaire terrien ukrainien (*Boyard*). Elle fait avec sa jeune sœur des études dans un gymnase pour fille <sup>10</sup>.

Elie Metchnikoff qui réside dans le même immeuble leur donne des cours privés de sciences. Elle l'épouse à l'âge de 16 ans. Très vite, elle développe une sensibilité pour la musique et surtout pour la peinture et la sculpture. Son mari va la laisser libre d'exprimer son sens artistique mais la tiendra régulièrement au courant de ses travaux.

Ce qui explique qu'en 1888, lorsque Louis Pasteur convie son époux à s'installer dans un Institut Pasteur qui n'a pas encore été inauguré, elle l'aide activement à installer son service et l'assiste quelques mois jusqu'à l'arrivée des premiers travailleurs. Elle est la première femme à avoir fréquenté un laboratoire pasteurien. Elle viendra y travailler occasionnellement jusqu'en 1901, sur la vaccination charbonneuse et sur l'influence des microbes sur le développement des têtards <sup>11</sup>.

<sup>8</sup> Mesdames Malfitano, d'Hérelle, Mazé, Magrou, Lecomte de Nouy, Binot, etc.

<sup>9</sup> L'un des cinq services originels de l'Institut Pasteur

<sup>10</sup> Gymnasium est le nom que l'on donne aux établissements d'enseignement secondaire en Russie.

<sup>11</sup> Ses travaux scientifiques sont consultables en ligne sur Gallica. *Contribution à l'étude de la vaccination charbonneuse*. Annales de l'Institut Pasteur, 1891, vol. 5, p. 145 ; *Note sur l'influence des microbes dans le développement des têtards*. Annales de l'Institut Pasteur, 1901, vol. 15, p. 631 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58342777/f39.item.r=Tetard>



Elie Metchnikoff entouré de sa femme et du personnel de son laboratoire en 1890. © Institut Pasteur/Musée Pasteur

Entre 1889 et 1910, elle suit également en tant qu'auditrice le cours de microbiologie donné à l'Institut. Par sa présence, elle assure ainsi un lien communautaire entre les nombreux élèves russes du cours et le service de son mari.

Les époux Metchnikoff firent construire un chalet en bois (« la datcha ») à proximité de l'Institut Pasteur. Ils y recevaient les élèves-stagiaires du service et de nombreux compatriotes afin de discuter de la vie scientifique, culturelle et politique de leur patrie d'origine.

Olga Metchnikoff est décédée, 28 ans après son mari, en 1943.

### Les élèves

C'est par l'intermédiaire du cours de microbiologie, que le personnel scientifique féminin diplômé intègre les laboratoires pasteurien.

Ce « Grand cours » comme il fut longtemps appelé, est créé très rapidement après l'inauguration de l'Institut Pasteur. Premier cours pratique de microbiologie au monde, il connaît un grand succès et atteint rapidement une renommée internationale. Il s'organise autour d'une série de leçons théoriques auxquelles il est possible d'assister en tant qu'auditeurs libres. Un laboratoire de travaux pratiques est accessible aux élèves qui payent

un droit d'inscription. S'ils le désirent, ils peuvent ensuite sur plusieurs mois effectuer des stages de recherches dans les divers laboratoires de l'Institut.

Un registre manuscrit des élèves inscrits entre 1889 et 1945 ainsi que des photos des sessions annuelles du cours permettent d'avoir une idée assez précise de la présence des femmes au sein du « Grand cours ». <sup>12</sup>

Entre 1889 et 1913, parmi les 2300 élèves inscrits au cours, 138 sont des femmes soit 6 % des élèves. Sur ces 138 femmes, 2% seulement sont françaises, plus de 60 % viennent de l'empire russe. Cela n'a rien de surprenant, la période entre 1880 et 1917 connaît une progressive féminisation de l'ensemble des universités européennes. Les jeunes femmes russes, serbes, bulgares, roumaines et polonaises, comme leurs confrères masculins, s'inscrivent en grand nombre dans les universités ou les grandes écoles suisses, françaises, belges et britanniques. A de rares exceptions, toutes les jeunes femmes russes inscrites au « Grand cours » sont de confession juïaïque. <sup>13</sup>

Les raisons de leur forte présence en Europe occidentale, peut facilement s'expliquer. Ces femmes souffrent d'une double exclusion. En tant que femme d'abord, elles sont confrontées à l'insuffisance voire l'absence dans leurs pays de structures d'enseignement les accueillant. En Russie par exemple, les cours supérieurs féminins sont ouverts depuis les années 1870 mais sont fermés après 1883 pendant les années de réaction politique qui ont suivi l'assassinat d'Alexandre II. Ils ne seront rouverts que sélectivement vers la fin du siècle. En Roumanie, en Bulgarie, ou en Serbie, il n'y a pas de structure d'enseignement pour les jeunes femmes, ces structures ne sont mises en place qu'à partir du début du XXème siècle.

Ces femmes sont également exclues en tant que juives, comme leurs confrères masculins. En effet dans l'empire russe, des restrictions sont imposées aux juifs dans l'accès à l'enseignement supérieur dès 1887. Un système de quota est mis en place excluant certaines ethnies des systèmes d'enseignements nationaux. Par exemple, 3 % de juifs avaient l'autorisation de s'inscrire dans les établissements de la capitale, 10 % dans les zones de résidences où les juifs étaient cantonnés<sup>14</sup>. Dans ces zones, le fait de posséder des grades universitaires, un diplôme de docteur garantissait des avantages parmi lesquels la possibilité de s'établir une fois le diplôme en poche, en dehors de la zone de résidence et d'y exercer une activité professionnelle. Les femmes avaient donc un intérêt supplémentaire à faire partie de cette catégorie. Car les privilèges avaient un caractère individuel et ne s'appliquaient plus aux familles des bénéficiaires après leur décès. Grâce à un diplôme, elles étaient autorisées à maintenir ce statut spécial en cas de décès du père ou du conjoint.

Nous pouvons donc dire que la forte présence dans le cours de microbiologie, de femmes venant de l'Est n'est pas une exception pasteurienne. C'est un phénomène qui s'observe dans tous les établissements d'enseignements supérieurs de l'ouest européen.

Comme leurs confrères masculins, ces femmes viennent au cours à des fins de perfectionnement, fortement attirées par la renommée de l'Institut Pasteur, mais surtout

---

<sup>12</sup> Ces documents (registre et photographies) sont conservés au Musée Pasteur. Il est néanmoins possible d'en consulter les listes sur le site internet des archives de l'Institut Pasteur : [https://webext.pasteur.fr/archives/f\\_elv1.html](https://webext.pasteur.fr/archives/f_elv1.html)

<sup>13</sup> On peut assez facilement les repérer dans le registre en tenant compte de leur patronyme ou de leur prénom

<sup>14</sup> La région ouest de l'Empire russe : Biélorussie, Lituanie, les territoires polonais, une partie de l'Ukraine.

par celle de leur compatriote Elie Metchnikoff. La plupart d'entre elles effectuent d'ailleurs leurs stages dans son service.

Enfin, entre 1922 et 1940, le nombre des femmes inscrites au cours de microbiologie n'est toujours pas très significatif. Le registre liste 109 femmes sur plus de 1100 inscrits. Elles représentent 9 % des élèves. Les Françaises sont désormais majoritaires à 79 %, il n'y a plus de nationalité dominante, juste une montée légère d'élèves en provenance d'Amérique du Sud.

Dès la seconde session du cours en juin 1889 nous trouvons au milieu des éléments masculins, une demoiselle en provenance de Russie, Melle Olga Latycheff. Une jeune femme née en 1865 venant de Saint-Pétersbourg qui soutiendra une thèse de Médecine à Paris sur le trachome et qui après être repartie en Russie, se réinscrira une seconde fois au cours en 1904. Malheureusement nous n'avons aucune information sur sa carrière en tant que médecin.



Melle **Proscovia V. Tsiklinsky** s'est inscrite aux leçons théoriques et pratiques de la 3e session du cours de novembre 1890. Elle est née en Ukraine en 1859. Elle a suivi des cours de physique et de mathématiques dans un établissement d'éducation supérieure pour les femmes à Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle vient assister au cours de microbiologie de l'Institut Pasteur, elle a trente ans. Dans ses mémoires, elle écrit qu'il n'était pas facile d'entrer à l'Institut Pasteur car « *la présence d'une femme dans un établissement scientifique paraissait trop extraordinaire et provoquait des protestations énergiques* ». <sup>15</sup>

P. V. Tsiklinsky dans une salle du département des cours supérieurs pour les femmes de Saint-Pétersbourg vers 1907.  
© Institut Pasteur/Archives

Elle reste en tant que stagiaire dans le service d'Elie Metchnikoff jusqu'en 1894. En 1895, elle entre à l'Institut de Bactériologie<sup>16</sup> de l'Université de Moscou, en tant qu'assistante, puis y officiera pendant vingt-huit ans. Entre temps, en 1903, elle obtient sa thèse en Sciences naturelles à l'Université de Genève.

Parallèlement à ses fonctions à l'Université de Moscou, elle est, en 1907, nommée chef de département des Cours Supérieurs pour les femmes de Saint-Pétersbourg. Elle fut dans son pays, l'une des premières femmes professeur de bactériologie. Ses travaux portèrent sur la microflore intestinale des adultes et des nourrissons. Elle décède en 1923 alors qu'elle est toujours en activité.

<sup>15</sup> Conservés aux archives de l'Académie des sciences de Moscou

<sup>16</sup> Institut Gabritchewsky après 1907

Luba Gorowitz-Vlassova est son fils en 1909. <https://lucas-v-leijden.livejournal.com/124886.html> (Image téléchargée en 2013)

**Luba Gorowitz** élève et stagiaire pasteurienne en 1904 est devenue par la suite professeur de microbiologie à l'Institut Chimico-pharmaceutique de Petrograd, puis chef des secteurs de bactériologie et de bactériochimie à l'Institut de Biochimie de Léninegrad.

En 1916, après le décès d'Elie Metchnikoff, dans ses mémoires<sup>17</sup>, elle évoque les diverses rencontres et discussions qu'elle a eu avec le savant :

*« Elie aimait à se moquer sans méchanceté de l'émancipation des femmes, et un jour il m'assurait qu'une lapine dans son laboratoire avait laissé sans soins sa couvée de lapereaux (ou même, peut-être les avait-elle mangés), pour avoir la possibilité de se consacrer aux hautes tâches de l'esprit. Je protestais avec ferveur, tâchant de démontrer que les femmes de formation nouvelle sont de bien meilleures mères, aiment leurs enfants avec bien plus de raisons que leurs propres mères ou grand-mères. Elie en riant ajouta « Nous verrons si vous allez pouvoir vous occuper en même-temps de la science et des enfants ».*

Sept ans après cette conversation, Elie Metchnikoff, lors d'un voyage à Saint-Pétersbourg, vient chez elle lui rendre visite. Elle est mariée, vient d'avoir un petit garçon et travaille comme directrice du laboratoire de microbiologie de la station d'épuration des eaux de la ville. *« Il montra un grand intérêt envers mon petit, me complimenta, et me rappela d'un ton badin notre conversation parisienne à propos de la lapine émancipée, et avoua avec sincérité (la main sur le cœur) que c'était moi qui avais alors raison. »*

Ce passage fait un très bel écho à ce qu'Olga Metchnikoff dira en 1920 dans une biographie consacrée à son mari<sup>18</sup>: *« Metchnikoff tenait à l'instruction supérieure des femmes, la considérant nécessaire à leur développement intellectuel. Il ne croyait pourtant pas que les femmes puissent faire œuvre créatrice en science. Il considérait le génie comme propre au sexe masculin ».* Cela n'empêcha pas le savant à être le premier à l'Institut Pasteur à ouvrir les portes de son laboratoire à un grand nombre de femmes.

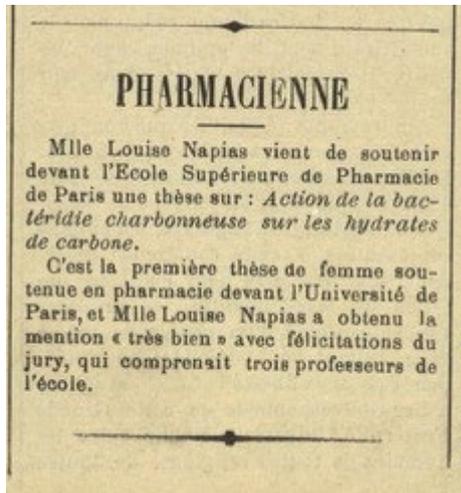


<sup>17</sup> Conservés aux archives de l'Académie des sciences de Moscou

<sup>18</sup> Olga Metchnikoff. Vie d'Elie Metchnikoff (1845-1916). Paris, Hachette, 1920, 272 p. Accessible et téléchargeable sur PaJ@Mo – Patrimoine numérisé de l'Institut Pasteur : <https://bibnum.pasteur.fr/app/photopro.sk/pasteur/detail?docid=33974>

En 1897, l'une des premières femmes françaises s'inscrit au cours de microbiologie. Il s'agit de **Louise Rosalie Napias**.

Cette jeune femme est née à Paris en 1878. Elle est la nièce du Directeur de l'Assistance publique de Paris, Henri Napias. Elle travaille jusqu'en 1900 en tant qu'aide préparatrice dans le laboratoire des travaux pratiques du « Grand cours ». La même année, elle obtient son diplôme de 2<sup>nd</sup>e classe en pharmacie.



Le journal des femmes, 1900, 9(98), p. 1. Source gallica.bnf.fr



Louise Napias au cours de microbiologie de l'Institut Pasteur. Novembre 1896. © Institut Pasteur/Musée Pasteur

Elle devient fonctionnaire de l'assistance publique, est nommée pharmacienne et dirige un dispensaire attenant à la Salpêtrière. Elle occupe ce poste jusqu'à sa retraite dans les années 30. Louise Napias a également été rédactrice de la revue féministe « la Fronde », sous le nom

de Blanche Gallien. En 1902, elle a épousé Pierre Augustin Chaboseau, journaliste et homme politique, ils auront deux enfants.



Notons, la présence au « Grand cours », en novembre 1900, de **Marie Phisalix** qui vient d'obtenir sa thèse de médecine. Elle est l'épouse de Césaire Phisalix, un spécialiste des animaux venimeux et des venins qui officie au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Après la mort de ce dernier en 1906, elle reprend les rênes du laboratoire de zoologie pendant 40 ans, devenant une grande personnalité de l'herpétologie française. Elle est également connue pour avoir été une ardente militante féministe, luttant en particulier pour le droit de vote des femmes.

Marie Phisalix vers 1895. Domaine Public

### Les assistantes et collaboratrices scientifiques

Les premières femmes scientifiques arrivent en petit nombre dans les laboratoires dès la création de l'Institut Pasteur principalement dans le cadre des laboratoires de préparation des cours ou dans les laboratoires de recherches en microbiologie qui accueillent les élèves stagiaires mais elles n'y restent pas pour y réaliser une carrière scientifique rémunérée. Le recrutement réel des femmes au sein du personnel scientifique pasteurien, commence à s'observer à la veille de la Première Guerre mondiale, et va s'accroître entre les deux guerres.

Au cours de cette période, l'Institut voit le nombre de ses laboratoires se multiplier, il y a donc assez de place pour les accueillir. Et comme elles ne sont pas très nombreuses elles n'entrent pas encore en compétition directe avec leurs confrères masculins.

D'un point de vue général, leur carrière scientifique est quasiment identique à celle des hommes. A de rares exceptions, elles ont au moment de leur intégration les mêmes niveaux universitaires, elles effectuent le plus souvent avant d'obtenir un poste rémunéré, une période de bénévolat. Elles sont recrutées pratiquement aux mêmes âges et aux mêmes postes et passent, à un rythme plus ou moins long, les différentes échelles de fonctions. La différence se situe dans l'accès aux postes de responsable de laboratoire. Entre les deux guerres les femmes y prétendent très peu.

Ces femmes scientifiques commencent donc leur carrière au poste d'aide préparatrice ou de préparatrice, fonction, qui au cours des années vingt, va peu à peu disparaître au profit des postes d'assistantes.

Au cours de l'entre-deux guerres, une quinzaine de femmes officient dans les laboratoires sur une période assez conséquente. Parmi ces quinze femmes, plus d'une dizaine viennent de l'Empire russe. Voici le portrait de trois d'entre-elles, une Française, une Polonaise et une Ukrainienne.



Suzanne Ledebt vers 1912 © Institut Pasteur/Archives

La première est née à Paris en 1888. Suzanne Ledebt a fait carrière en tant qu'assistante de 1907 à 1914 environ dans le laboratoire de physiologie de Camille Delezenne avant de passer sa thèse de sciences naturelles sur les propriétés des venins des serpents. A partir de 1919, après une période en tant qu'infirmière dans les ambulances sur le front, elle réintègre

le service de physiologie, en tant que préparatrice où elle est chargée de la récolte des venins des vipères et de la préparation des sérums antivenimeux. Maurice Nicolle, chef d'un laboratoire de microbiologie prompt à distribuer des petits sobriquets à ses collaborateurs, lui a donné un surnom « Uranie - Sœur Sainte-pipette » apparemment parce qu'on la voyait toute la journée, compter les dixièmes de centimètres cubes dans de longues pipettes de verre. Elle a reçu la médaille d'argent des épidémies et a été nommée chevalier de la Légion d'honneur en 1923. Elle s'est mariée en 1926 avec son beau-frère veuf, le clinicien Daniel Petit-Dutaillis. Elle n'a pas eu d'enfants mais a élevé son neveu. Après 1932, elle quitte l'Institut Pasteur et nous perdons sa trace professionnelle. Elle est décédée en 1968.



La seconde **Mélanie Rozenband est polonaise**. Lorsqu'elle arrive à Pasteur en 1907, elle est diplômée de chimie et a passé sa thèse de physique et chimie à la faculté des sciences de Genève. Elle vient à l'Institut Pasteur assister au cours de chimie biologique donné par Gabriel Bertrand, et reste à ses côtés en tant que travailleuse bénévole. C'est dans ce service qu'elle rencontre un compatriote, Mr. **Rosenblatt**, également travailleur bénévole et l'épouse en 1910. En 1912, elle bénéficie d'une bourse pasteurienne, puis pendant la Première guerre, elle entre dans le personnel scientifique en tant qu'assistante. Naturalisée française en 1921, elle restera dans le service de chimie biologique et conservera son poste d'assistante jusqu'à sa retraite en 1939. Ensuite nous perdons sa trace.

Un couple posant dans la salle de cours de chimie biologique, vraisemblablement M. et Mme Rosenblatt vers 1912. © Institut Pasteur/Archives

**Marguerite Bernstein épouse Margouliès**, est une personnalité difficile à repérer sur les listes car elle a porté deux noms différents. Elle a divorcé pour se remarier à Vladimir Aitoff. Ses deux maris étaient médecins et tous deux membres très actifs au sein de la communauté russe de France. Elle est née à Odessa et a fait ses études dans un gymnase puis est entrée comme assistante de zoologie dans le laboratoire du Professeur Otto Bütschli à l'Université de Heidelberg en Allemagne.



Elie Metchnikoff et Marguerite Margouliès vers 1910. Académie des sciences de Russie site : [www.arran.ru](http://www.arran.ru) (image téléchargée en 2010)

Nous la retrouvons ensuite inscrite dans les facultés des sciences et de médecine de Paris où elle obtient sa thèse de sciences naturelles en 1897 et celle de médecine en 1903. En 1899, elle fréquente le « Grand cours » de microbiologie, et travaille sa thèse de médecine sur l'œuvre de la goutte de lait<sup>19</sup> dans le laboratoire de Metchnikoff. Après son passage en France, elle repart en Allemagne puis en Russie travailler dans plusieurs hôpitaux, et à l'Institut de médecine pour les femmes à Saint-Pétersbourg. Elle obtient en 1914 sa thèse russe en médecine. Après la révolution de 1917, elle émigre avec son second mari et ses 2 fils à Paris où on la retrouve assistante bénévole dans le laboratoire d'Alexandre Besredka. Ce dernier ayant repris à l'Institut Pasteur, la succession du service d'Elie Metchnikoff. En France, elle aura une petite fille, et s'impliquera dans l'aide aux étudiants venus de l'Empire russe. Elle a terminé sa carrière pasteurienne la veille de la seconde guerre dans le service d'immunologie dirigé par André Staub. Après la guerre, elle va surtout se consacrer à la direction d'un comité de secours aux étudiants pauvres et malades. Elle meurt à l'âge de 93 ans en 1969.

Lorsqu'elles intègrent le personnel scientifique, ces jeunes femmes ont en moyenne 25 ans, elles possèdent quasiment toutes soit une licence en science soit un diplôme en pharmacie ou sont ingénieur en chimie et physique. 40 % d'entre-elles obtiennent leur doctorat alors qu'elles travaillent en tant que boursières, bénévoles ou assistantes. Sur ces 40 % les deux tiers obtiennent leur thèse en science, le tiers restant en médecine. Nous observons également un vieillissement de l'âge d'entrée à 32 ans lorsque ces jeunes femmes viennent des pays de l'Est et lorsqu'elles ont déjà travaillé auparavant.



Serge Winogradsky, vers 1946 avec sa fille Héléna debout à gauche, Xenia Nikitina une amie et collaboratrice puis la femme de S. Waksman (assise) et un homme inconnu.  
© Institut Pasteur/Musée Pasteur

**Hélène Winogradsky**, par exemple est entrée à l'Institut Pasteur à l'âge de 41 ans. Elle est née à Zurich (Suisse) en 1890, mais est d'origine russe par ses parents.

Entre 1902 et 1911, elle fait des études en Angleterre, au Newman College à Cambridge où elle suit des cours de chimie et de botanique et reçoit un diplôme en agriculture. Nous avons très peu d'information sur sa vie après ses études. Nous savons qu'elle a exercé en tant qu'infirmière pendant la guerre et qu'elle s'est engagée vers 1919 dans l'Armée

impériale russe. Nous la retrouvons à Paris en 1925 mariée à Jan Bychawski, dont elle divorce cinq ans plus tard. En 1931, elle est incorporée au personnel du laboratoire de microbiologie agricole de l'Institut Pasteur (situé à Brie Comte-Robert), directement en tant qu'assistante. Ce laboratoire est dirigé par son père Serge Winogradsky, biologiste

<sup>19</sup> Œuvre sociale qui s'adresse aux femmes qui sont dans l'impossibilité physique ou sociale de nourrir leurs enfants Organisation créée dans la commune française de Fécamp en 1894, à l'initiative du docteur Léon Dufour. Thèse qui étudie la contribution à l'étude de la protection de la première enfance.

renommé, spécialisé dans la nitrification des sols. Auprès de lui, elle effectuera un travail de documentaliste, puis de préparatrice. Petit à petit, elle prendra son indépendance scientifique et débutera ses propres recherches<sup>20</sup>. A la mort de son père en 1953, elle cesse ses activités scientifiques. Elle décède en 1957.

Des le début du XXème siècle, une moyenne de quatre bourses étaient attribuées chaque année à de jeunes scientifiques pour venir travailler à Pasteur. Entre 1923 et 1942, une quinzaine de femmes ont pu en bénéficier, soit 11 % des boursiers environ. Ce qui laisse tout de même un grand nombre d'entre elles débiter dans des postes non rémunérés.

Certaines ne pouvant vivre sans revenu fixe acceptent pour entrer à l'Institut Pasteur, des postes subalternes. Ce choix les distingue des hommes qui dans la même situation préfèrent effectuer une longue période de bénévolat en trouvant en parallèle un travail plus rémunérateur à l'extérieur de Pasteur. Nous nous retrouvons ainsi devant le cas de quelques jeunes licenciées en science recrutées aux fonctions de laborantines, nous avons même le cas d'un docteur en médecine.



**Antonina Chtchedrina** (Shedrina) est née à Saint-Petersbourg (Russie) en 1904. Elle fait des études à la faculté de médecine de Moscou et soutient en 1927 son doctorat en médecine.

Avant d'arriver à Paris, elle a travaillé entre 1927 et 1931 dans plusieurs institutions de recherche à Moscou, menant des travaux en endocrinologie et tout particulièrement sur l'influence des compétitions sportives sur le système génital féminin et sur les conséquences des avortements. Elle est l'épouse de Marcel Guélin, illustrateur scientifique français, avec lequel elle a deux enfants. Naturalisée française, nous la retrouvons en 1931 au laboratoire d'embryologie comparée, dirigé par Emmanuel Fauré-Frémiet, au Collège de France.

Antonina Guelin au début des années 30 © Institut Pasteur/Archives

En 1934, elle entre comme laborantine à l'Institut Pasteur, dans le service des anaérobies, dirigé par Michel Weinberg. Sept ans plus tard, en 1941, elle est nommée au poste d'assistante dans le Service des bactériophages dirigé par Eugène Wollman puis par Pierre Nicolle. Parallèlement elle accepte les fonctions de chargée de recherches au Centre hydrobiologique du CNRS. Ses travaux portent sur les bactériophages des eaux et plus

<sup>20</sup> Sur un procédé qui utilise l'épuration biologique dans le traitement des eaux usées.

Sur la microflore nitrificatrice des boues activées de Paris. Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences, 1935, Vol. 200, p. 1886 :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3152t/f1886.image.r=%22Sur%20la%20microflore%20nitrificatrice%20des%20boues%20activ%C3%A9es%20de%20Paris%22?rk=21459;2>

particulièrement sur la morphologie des bactériophages des germes anaérobies dont elle est devenue une grande spécialiste. Elle fut également énormément sollicitée sur le sujet de l'autoépuration des eaux polluées. À l'Institut Pasteur, elle occupera, pendant presque, trente ans la fonction d'assistante et c'est uniquement l'année de sa retraite en 1969 qu'elle est nommée chef de laboratoire « à titre de remerciement pour service rendu ».

### Les chefs de laboratoire et de service

En 1930, pour la première fois, une femme, est nommée au poste de chef de laboratoire dans un institut du réseau Pasteurien, à Hanoï. Une autre lui emboite le pas dans les laboratoires parisiens.

**Liste des femmes chefs de laboratoire au cours des années 30.**

			
Berthe Kolochine-Erber	Henriette Rougebief	Maylis Guillaumie	
Mme Camille LATASTE-DOROLLE	IP Hanoï	Chef de laboratoire	1930
Mme Berthe KOLOCHINE-ERBER	IP Paris	Chef de laboratoire adjoint	1930
Mme Hélène GERMA-SPARROW	IP Tunisie	Chef de laboratoire	1933
Mme Henriette ROUGEBIEF-DUCROS	IP Algérie	Chef de laboratoire	1934
Melle Rachel SCHOEN	IP Paris	Chef de laboratoire	1935
Melle Maylis GUILLAUMIE	IP Paris	Chef de laboratoire	1936
Mme Thérèse TREFOUEL	IP Paris	Chef de laboratoire adjoint	1938
Mme Berthe KOLOCHINE-ERBER	IP Paris	Chef de laboratoire	1939

© Institut Pasteur/Musée Pasteur et Archives



**Camille Lataste** est née à Dax en 1905. En 1929, elle obtient son diplôme en pharmacie et un certificat de parasitologie et de mycologie de la faculté de médecine de Paris. En 1930, elle entre à Pasteur en tant que préparatrice du cours de microbiologie, puis rejoint l'Institut Pasteur d'Hanoï où elle devient chef de laboratoire dans le service des vaccins et de microbiologie.

En 1934, elle est nommée à l'Institut Pasteur de Saïgon où elle travaille successivement dans les laboratoires de recherche biochimique, d'hygiène alimentaire et de surveillance des eaux. En 1945, elle est détachée au laboratoire médical français de la zone de confinement d'Hué, elle est emprisonnée dans un camp japonais, où elle rencontre un médecin militaire Pierre Dorolle. Elle l'épouse l'année suivante. Ils auront une fille en 1948, et divorceront en 1954.

Camille Lataste-Dorolle à Hanoï en 1932 © Institut Pasteur/Musée Pasteur

En 1950, elle prend un congé sans traitement et quitte l'Indochine pour suivre son mari, promu directeur général adjoint de l'OMS. Elle devient attachée de recherche à la faculté des sciences de Genève dans le département de Biophysique. En 1961, la direction de l'Institut Pasteur la rappelle à Paris afin de succéder à Mme Kolochine-Erber à la tête du laboratoire des leptospiroses. Elle y met alors au point un vaccin à la demande de la Préfecture de la Seine, afin de protéger les égoutiers de Paris. En 1971, elle part en retraite et retourne en Suisse où elle devient membre du Comité permanent des ONG de l'Unesco et prend en charge des questions d'éthique de droits des femmes et de la famille. Elle décède à l'âge de 96 ans.



Berthe Erber vers 1930 © Institut Pasteur/Musée Pasteur – photo Henri Mellin

**Berthe Erber** est née en 1890 à Romainville. Après une licence de science, elle entre en 1916 à l'Institut Pasteur, comme préparatrice dans le laboratoire de recherche de l'Hôpital sous la direction de Louis Martin.

En 1919, elle est nommée assistante puis vers 1930 chef de laboratoire adjointe dans le laboratoire d'anatomo-pathologie d'Auguste Pettit.

En 1934, elle intègre le Service d'hématologie de René Dujarric de la Rivière et est nommée chef de laboratoire, cinq ans plus tard. Elle se penche sur l'étude des leptospires dont elle devient une spécialiste mondiale.

A la veille de la seconde guerre, elle se marie à un monsieur Kolochine pour qui nous n'avons pas de renseignements. Ce dernier a travaillé un temps à l'Institut Pasteur avant de décéder rapidement d'une maladie contractée au laboratoire. A la fin de l'année 1958, au moment de partir en retraite, le titre de chef de service honoraire lui est attribué. Elle décèdera à l'Hôpital Pasteur en 1968.

Voici deux femmes dont les carrières se croisent. Toutes deux évitent le passage par la case bénévolat, cependant la pasteurienne des colonies atteindra sans attendre le grade de chef de laboratoire à l'âge de 25 ans, ce qui ne fut pas le cas de sa consœur parisienne, qui après son grade d'assistante attendra 20 ans, soit l'âge de 50 ans avant d'obtenir cette qualification mais uniquement à titre d'adjointe.

Dans un travail universitaire sur le personnel pasteurien<sup>21</sup>, j'avais constaté que le passage dans les Institut Pasteur asiatiques ou africains, favorisait les promotions bien plus rapidement pour les scientifiques. Cependant le nombre de femmes faisant une carrière intégralement dans le réseau entre les deux guerres est rare.

---

<sup>21</sup> Mémoire de DEA (EHESS), 1999, résumé dans : Sandra LEGOUT. La famille pasteurienne en observation : histoire et mémoire. Histoire, économie & société Année 2001 20-3 pp. 339 [https://www.persee.fr/doc/hes\\_0752-5702\\_2001\\_num\\_20\\_3\\_2230](https://www.persee.fr/doc/hes_0752-5702_2001_num_20_3_2230)

**Mme Hélène Germa-Sparrow** en fait partie. Outre le fait d'avoir pendant des années joué le rôle de bras droit de Charles Nicolle à l'Institut Pasteur de Tunis, elle est surtout la première femme à avoir été promue chef de service.



Hélène Sparrow vers 1930 © Institut Pasteur/Archives

Elle est née en 1891 à Bogouslav une province de Kiev. Ses parents étaient polonais. Elle a fait des études de médecine avant de s'engager dans les formations sanitaires de l'armée russe. Elle y rencontre son premier mari un Baron (von Kuegelgen) chirurgien avec qui elle aura une fille et divorcera assez vite. Entre 1918 et 1922, elle travaille en tant qu'assistante dans diverses institutions de recherche en particulier l'Institut d'hygiène de Varsovie sous la direction de Ludwick Rajchman. Elle y est nommée chef de laboratoire puis chef de service des vaccinations préventives *chargée de diverses campagnes de vaccination en Pologne*.

En 1923, après avoir obtenu son diplôme de docteur en médecine de l'Université de Poznam, elle se rend en France et en Belgique munie d'une bourse d'étude de la Société des Nations, et fait des stages à l'Institut Pasteur de Lille, à l'Institut Pasteur de Bruxelles et à l'Institut d'hygiène de Strasbourg *auprès de pasteuriens comme Albert Calmette, Camille Guérin, Jules Bordet ou Amédée Borrel*.

Hélène Sparrow et Charles Nicolle, en 1931. Mission d'étude sur le typhus exanthématique au Mexique. © Institut Pasteur/Archives

En 1924, elle suit le cours de microbiologie de l'Institut Pasteur de Paris et est accueillie dans le laboratoire d'Alexandre Besredka. Détentrice d'une bourse pasteurienne, elle part en 1925 mener des recherches sur le typhus exanthématique auprès de Charles Nicolle à l'Institut Pasteur de Tunis. Elle repart ensuite en Pologne où elle obtient sa thèse de médecine et est nommée professeur de bactériologie à la Faculté de Varsovie.

En 1931, elle accompagne Charles Nicolle en mission d'étude sur le typhus exanthématique au Mexique et au Guatemala. Ce dernier la rappelle alors à l'Institut Pasteur de Tunisie où elle est nommée chef de laboratoire en 1933.



C'est en Tunisie qu'elle rencontre son second mari, Philippe Germa, ingénieur agronome qui exploite une orangerie, près de l'Institut Pasteur. En 1949, nommée chef de service, elle oriente ses recherches vers la vaccination antituberculeuse. Elle se retire en retraite en Corse en 1970 l'année de son décès.

C'est en 1949, qu'une femme est pour la première fois promue chef de service. Néanmoins, en 1941, Mme Pauline Ramart -Lucas s'est vu attribuer le titre exceptionnel de « chef de service invité ».

**Liste des femmes chefs de laboratoire et de service  
au cours des années 40**

 Marguerite Lwoff	 Julie Grabar	 Germaine Benoit	
Mme Pauline RAMART-LUCAS	IP Paris	Chef de service invité	1941
Mme Thérèse TREFOUEL	IP Paris	Chef de laboratoire	1941
Melle Germaine BENOIT	IP Paris	Chef de laboratoire	1941
Mme Marguerite LWOFF	IP Paris	Chef de laboratoire	1944
Melle Marguerite FAURE	IP Paris	Chef de laboratoire	1946
Mme Julie GRABAR	IP Paris	Chef de laboratoire	1946
Mme Hélène GERMA-SPARROW	IP Tunisie	Chef de service	1949

© Institut Pasteur/Musée Pasteur et Archives

**Pauline Ramart-Lucas** est la seconde femme à avoir été nommée professeur à la faculté des sciences en 1935 près de 30 ans après Marie Curie. Grande chimiste, mise à la retraite d'office par le régime de Vichy en août 1941, au double titre de femme et de militante de gauche, elle trouve refuge à l'Institut Pasteur auprès de son élève Jacques Tréfouël devenu directeur général.



Pauline Ramart-Lucas, fin des années 20. © Zbiory NAC on-line



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Jean Perrin, Mme Ramart-Lucas, professeur de sciences, Charles Maurain, doyen de la faculté des sciences [séance de rentrée de l'université de Paris, à la Sorbonne, le 5 novembre 1927]. Source gallica.bnf.fr

En tant que directrice de recherche du CNRS, elle y organise le service de spectrophotographie. En 1944, elle réintègre ses fonctions à la Sorbonne, mais nous pouvons la trouver dans les listes du personnel en tant que chef de service « Hors cadre »<sup>22</sup> jusqu'à son décès en 1953.

Concernant la situation de famille des pasteuriennes, nous avons souvent l'idée reçue que ces premières femmes scientifiques devaient être célibataires afin de pouvoir faire carrière. En fait, c'est totalement faux, plus de 70 % d'entre elles se marient. La différence se situe au niveau des enfants. Plus de la moitié des femmes mariées n'en n'ont semble t'il pas. Le divorce ou les séparations commencent également à s'observer surtout chez les femmes originaires de l'Est.

---

<sup>22</sup> Faire partie du personnel scientifique « Hors cadre » signifiait généralement travailler pour l'Institut Pasteur à plein temps ou par intermittence mais sans recevoir de salaire. Ces scientifiques étaient généralement détachés et payés par d'autres organismes.

## Les couples scientifiques

Restons sur le thème du mariage. Voici trois couples importants dans l'histoire de l'Institut Pasteur dont les vies scientifiques furent étroitement liées. Ces trois femmes sont entrées à Pasteur en même temps que leurs époux avec des diplômes équivalents.



© Institut Pasteur/Musée Pasteur et Archives

**Elisabeth Wollman** est la seule à avoir eu des enfants. Ce qui semble avoir entraîné des répercussions importantes sur sa carrière. Arrivant de Russie, elle passe ses diplômes d'ingénieur chimiste et de docteur en sciences physico-chimique à l'Université de Liège. Elle arrive à l'Institut Pasteur en 1910, avec son mari, Eugène Wollman.

Lui entre comme boursier et assistant dans le service d'Elie Metchnikoff, elle en tant que bénévole dans le laboratoire de physique de Jacques Duclaux. Pendant 10 ans, elle va tenter de concilier sa vie personnelle et sa vie professionnelle. Une lettre de 1913, que lui adresse son supérieur reflète parfaitement la difficulté de sa situation : « *Je regrette beaucoup que vous ayez l'impression d'être en trop au laboratoire. Je n'ai pas besoin de votre place et je ne désirais nullement que vous la quittiez [...] Vous ferez donc preuve d'une grande sagesse en revenant à la première occasion pour un sujet de travail. Il est assez difficile de vous en trouver un. Vous avez fort peu de temps libre (ne voyez-là nulle intention de blâme, au contraire) et dans ces conditions il faut un travail dont on puisse venir à bout assez rapidement...* ». <sup>23</sup>

Pendant ce temps son mari gravit les échelons. Il est nommé chef de laboratoire en 1919. Elle le rejoint en 1924 et commence avec lui toujours à titre bénévole une longue et fructueuse période de collaboration autour du thème des bactériophages et de la lysogénie. En 1934, Eugène Wollman devient chef de service. Elisabeth Wollman, quant à elle, ne sera jamais payée par l'Institut Pasteur. Elle y fera toute sa carrière en tant que « travailleuse libre ».

<sup>23</sup> Lettre de Jacques Duclaux à Elisabeth Wollman (18 décembre 1913). AIP. WEL.3

Ce couple connaît une triste fin puisqu'en 1943, ils sont arrêtés à l'Institut Pasteur, puis internés à Drancy et déportés à Auschwitz d'où ils ne reviennent pas.

**Thérèse Boyer** est ingénieur chimiste. Elle se marie en 1921 avec Jacques Tréfouël qu'elle a rencontré à la Faculté des sciences alors qu'ils étaient élèves de Pauline Ramart-Lucas. Tout deux débutent leur carrière d'assistant dans le service de chimie thérapeutique, dirigé par Ernest Fourneau. Ils démarrent une série de travaux dont le point culminant sera en 1935 la mise en évidence du rôle du sulfamide sur les streptocoques<sup>24</sup>. Jacques Tréfouël est nommé chef de laboratoire en 1928. Et c'est seulement en 1938, lorsqu'il obtient le titre de chef de service qu'elle est nommée chef de laboratoire adjointe.

Elle va ensuite assurer progressivement la direction quotidienne du service de son mari lorsque ce dernier prend en 1940 la direction de l'Institut Pasteur. En 1941, elle est nommée chef de laboratoire, en 1955, chef de service après en avoir assumé les fonctions pendant près de 15 ans. Cette promotion tardive s'explique sûrement par le fait qu'elle n'a jamais passé de thèse. C'est cependant la première femme chef de service de l'Institut Pasteur parisien cinq ans après Hélène Germa Sparrow en Tunisie. Elle part à la retraite en 1963.

**Marguerite Bourdaleix** est licenciée en sciences naturelles. En 1924, elle entre à l'Institut Pasteur comme boursière, dans le service de protozoologie de Félix Mesnil. Elle y rencontre un jeune assistant André Lwoff qu'elle épouse. Ce dernier est nommé chef de laboratoire en 1929 avant de soutenir sa thèse de sciences en 1932, puis il est nommé chef du service de physiologie microbienne en 1938. Elle, obtient son doctorat en sciences en 1940 et est nommé chef de laboratoire dans le service de son mari en 1944.

Ensemble, ils travaillent sur la nutrition des protozoaires, sur les facteurs de croissance des bactéries puis sur les prophages, et vont transformer le service de physiologie microbienne en service de virologie renommé. Le fameux « grenier » comme il est appelé<sup>25</sup>, est considéré comme le berceau de la biologie moléculaire française. Dans ces lieux André Lwoff avec deux collaborateurs, Jacques Monod et François Jacob travailleront sur *les régulations génétiques de la synthèse des enzymes et des virus*. Leur découverte leur vaudra le Prix Nobel de physiologie et de médecine en 1965. En 1970, Marguerite Lwoff atteinte par l'âge de la retraite est nommée chef de laboratoire honoraire. Elle ne sera jamais nommée chef de service.

La mise en parallèle des carrières de ces deux derniers couples souligne parfaitement les différences qui commencent à s'amorcer à la veille de la Seconde guerre mondiale entre les scientifiques hommes et femmes. Malgré une formation de base équivalente à celle de leur conjoint et des capacités professionnelles indéniables, ces femmes connaissent des carrières brillantes certes, mais des ascensions bien plus lentes.<sup>26</sup>

Terminons cette présentation sur les critères de départ de ces femmes scientifiques. Elles sont peu nombreuses à quitter l'Institut Pasteur pour d'autres organismes. Les carrières sont longues, trente-deux ans en moyenne. 95 % d'entre-elles ont une carrière qui se termine par

---

<sup>24</sup> Une substance chimique soufrée qui permet de lutter contre les infections

<sup>25</sup> Il était situé dans des locaux mansardés de l'Institut de chimie biologique

<sup>26</sup> De manière intentionnelle, j'ai omis de vous mentionner les nombreux honneurs que toutes ces femmes ont pu recevoir au cours de leurs carrières mais croyez-moi elles ont reçu bon nombre de Prix, médailles ou diplômes.

la retraite. Le changement de poste qui pour les hommes est la seconde raison d'un départ, se trouve être un faible critère chez les femmes 2 %. Il deviendra un élément statistique conséquent dans les années cinquante.

L'Institut Pasteur à toujours eu dans ses laboratoires des travailleuses féminines, mais c'est seulement pendant l'entre-deux-guerres qu'elles restent et font carrière. Leur présence s'observe quasi parallèlement au mouvement que connaissent les universités avec l'arrivée progressive des étudiantes dans les amphithéâtres. Finalement, l'Institut Pasteur n'est pas un organisme pionnier, il intègre dans ses rangs, le potentiel scientifique féminin au fur et à mesure qu'il se présente sur le marché du travail.

Ces femmes arrivent au cours d'une période où de nombreux laboratoires se créent à Pasteur et leur faible nombre fait qu'elles n'entrent pas en concurrence avec les hommes. Cette compétition deviendra évidente après la seconde guerre. Les laboratoires se créant en moins grand nombre, la bataille aux postes de responsabilité s'avèrera difficile à gagner pour ces femmes qui vont devoir dans les années 50, 60 et 70 faire face à une société masculine encore très marquée. Mais ceci est une autre histoire...

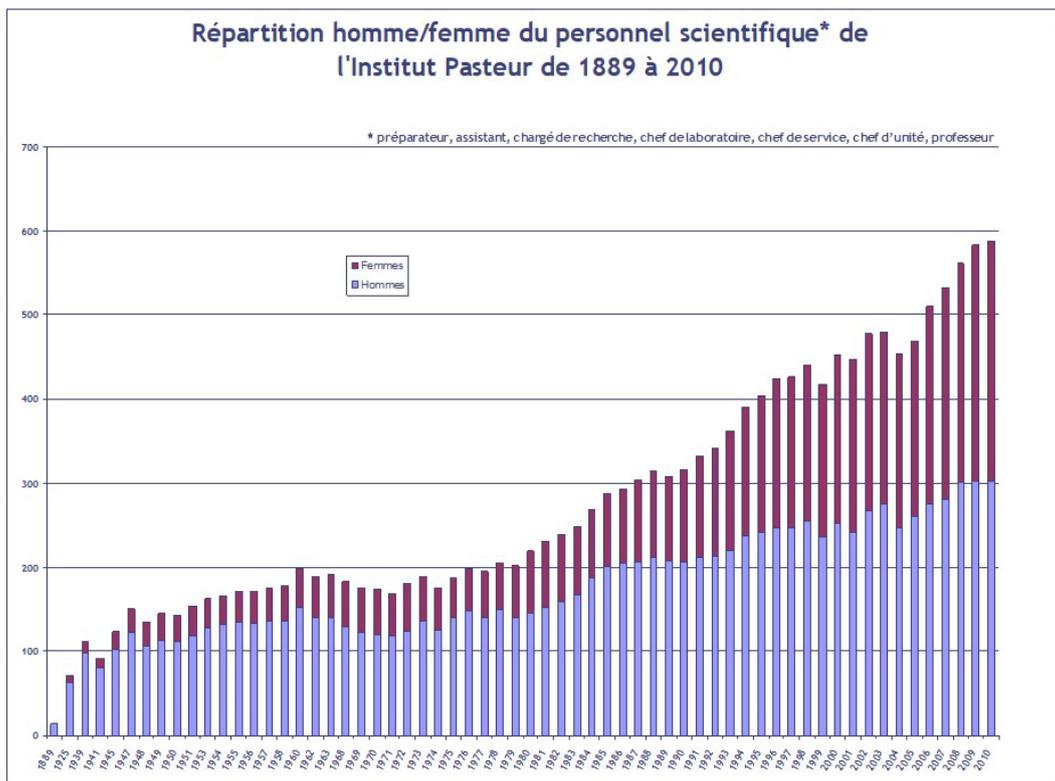


Diagramme réalisé dans le cadre d'une exposition de la Médiathèque scientifique de l'Institut Pasteur : « Femmes pasteurienne : photographies historiques » (Eté 2012)

- Certaines ont brisé le « plafond de verre », cette barrière invisible qui encore aujourd'hui bloque les femmes dans leur progression professionnelle.

• Mlles Marguerite Faure et Anne-Marie Staub, premières femmes nommées Professeur en 1970

• Professeur Françoise Barré-Sinoussi. Prix Nobel de physiologie et de médecine en 2008

• Professeur Alice Dautry, Directrice Générale de l'Institut Pasteur de 2005 à 2013. Elle succède à 13 directeurs hommes.

© Institut Pasteur/Musée Pasteur et Archives

Ce dernier montage et ce graphique dépassent largement le cadre de la période d'étude de cette présentation, ils symbolisent le long chemin qui restera à parcourir pour les femmes scientifiques pasteurienne au cours de la seconde moitié du XXe siècle<sup>27</sup>.

<sup>27</sup> A l'heure de reprendre mes notes plus de 12 ans après cette conférence, la nomination du nouveau Directeur général de l'Institut Pasteur vient d'être annoncée. Mme Yasmine Belkaid, prendra ses fonctions en janvier 2024. Elle sera la seconde femme à la tête de l'Institut Pasteur depuis sa création.

## Sources

Je remercie Natalia Kolotilova, Professeur de microbiologie à l'Université d'État Lomonossov de Moscou qui s'intéresse aux relations entre les savants russes et l'Institut Pasteur. Elle m'a communiqué et traduit les extraits de mémoires des femmes scientifiques russes cités dans ce travail et qu'elle a repéré à l'Académie des sciences de Russie.

<https://www.arran.ru/?q=ru>

### Etude socio-historique sur le personnel pasteurien :

LEGOUT, Sandra. *La Famille pasteurienne : le personnel scientifique permanent de l'Institut Pasteur de Paris entre 1889 et 1914*. 197 p. (DEA : Hist. : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris : 1999).

Cette communication sur le personnel féminin de l'Institut Pasteur entre 1888 et 1940 est le fruit de vingt années de travail au sein de la bibliothèque et des archives. Les informations repérées sur ce sujet sont souvent succinctes et même de l'ordre du détail. Elles se trouvent réparties sans cohérence intellectuelle dans les différentes sources archivistiques ou iconographiques présentes à l'Institut Pasteur. Il est donc impossible de les lister. J'ai tenté d'en faire une analyse et une synthèse dans cette conférence.

Registre des élèves du cours de microbiologie consultable au Musée Pasteur :

<https://www.pasteur.fr/fr/institut-pasteur/musee-pasteur>

Liste des élèves du cours de microbiologie entre 1887 et 1940 :

[https://webext.pasteur.fr/archives/f\\_elv1.html](https://webext.pasteur.fr/archives/f_elv1.html)

Listes et registres du personnel. Archives de l'Institut Pasteur (AIP.TRE.PER) :

<https://webext.pasteur.fr/archives/dirtre1.html>

Photothèque : <https://phototheque.pasteur.fr/fr>

Cette présentation a fait l'objet d'une exposition, de la mise en ligne d'un livret et d'une liste du personnel féminin scientifique (non exhaustive) téléchargeable ici :

<https://webext.pasteur.fr/biblio/expos/femmes/index.php>